
À l'origine d'une rencontre avec l'ATSA

Entretien avec Sonia Pelletier

Number 107, Winter 2011

Art et activisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2011). À l'origine d'une rencontre avec l'ATSA : entretien avec Sonia Pelletier. *Inter*, (107), 30–35.



À L'ORIGINE D'UNE RENCONTRE AVEC L'ATSA

ENTRETIEN AVEC SONIA PELLETIER

La première fois que j'ai été témoin du travail des membres de l'ATSA, un duo d'artistes que je ne connaissais pas, c'est par la voie des médias, puis *de visu* lors du projet *La banque à bas* qui faisait événement au Musée d'art contemporain de Montréal en 1998. Leur intervention était d'un naturel si convaincu et convaincant, tant dans l'espace médiatique que dans son déroulement réel, que j'ai cru presque immédiatement à la résurgence d'un art social très près de celui dont la ferveur avait marqué l'art au Québec dans les années soixante-dix. À la différence qu'il était clair et convenu qu'il ne s'agissait pas d'un mouvement collectif pris en charge par l'ensemble des artistes, comme c'était le cas à l'époque. Ici, il n'y avait pas l'appui de structures partisanes avec leurs organes de communication : il y avait autre chose qui, avec le temps et à travers leur projet, est devenu plus explicite ; autre chose qui promettait une mutation, une transformation des débats, une manière changée de défendre les droits primordiaux du genre humain. À l'ère de l'individualisme et de l'information, j'ai plutôt senti cette démarche comme étant un moment privilégié, précieux et bienvenu dans le champ de l'art où se profilait lentement un nouveau développement des pratiques artistiques dans l'espace public en collaboration et en interaction avec le citoyen. L'impact du projet nous a donné raison : il a donné lieu au populaire *État d'urgence* dont plusieurs éditions ont eu lieu jusqu'à maintenant. Avec l'ATSA, la question du rôle de l'artiste, sa responsabilité et son engagement dans la société, est revenue interpellé. J'ai repensé à l'art comme lieu d'échange. À l'artiste comme citoyen du monde.

État d'urgence Le premier *État d'urgence* a été monté pour réagir au 50^e anniversaire de la Déclaration des droits de l'homme en 1998... 2010 sera sa 12^e édition... L'*État d'urgence* est un grand happening annuel autour de la question de l'itinérance. Il se vit sur une période de 5 jours, 24 h sur 24, au cœur du centre-ville montréalais, en réunissant le grand public et ceux qui vivent cette problématique au quotidien : les sans-abri. Ce « village éphémère » permet à des artistes de renom, à la relève de toutes disciplines et aux artistes amateurs de réfléchir esthétiquement et humainement à la condition de l'errance et de la précarité, d'y présenter leur travail dans un contexte de rencontre directe et d'aide concrète. En 2009, 265 artistes, 366 bénévoles et 22 organismes communautaires distincts ont ainsi répondu à l'appel, en plus du public. Solidaires dans l'action, nous avons pu offrir 4200 repas complets, un dortoir pour près de 1000 nuitées, 433 soins divers tels que coupes de cheveux, massages, soins de pieds, rencontres médicales et psychologiques, 482 manteaux chauds, 3000 mitaines ainsi que... des milliers de sourires et de rencontres enrichissantes.

Et puis, en ayant travaillé de concert avec eux sur le livre *ATSA : quand l'art passe à l'action* (2008) où les discussions ont été nombreuses au-delà de l'objet-livre à produire, la sempiternelle question *Est-ce que l'art peut changer le monde ?* n'a cessé de m'habiter à nouveau. Ramener ce lien social dans l'art : quel pouvait en être l'accomplissement ? Quelles en sont ici la mutation et l'originalité au-delà de la forme ? En plus de ses compétences artistiques, l'ATSA est aussi un véritable organisateur d'événements, à cheval entre l'acteur social et l'activiste. Il m'apparaît que c'est dans cette mouvance actuelle que se développe la relation et que peut avoir lieu la rencontre.

Je me suis entretenue avec le collectif afin d'en apprendre davantage sur ses motivations, son processus de création ainsi que sa conception du monde actuel, de rendre visible ce qui est intrinsèque aux œuvres, mais aussi par solidarité pour une future communauté de lecteurs, de penseurs, d'adeptes actifs et bouleversés. Pour continuer de mener le débat par l'art comme lieu d'échange.

Parce que le débat doit continuer puisque que les injustices demeurent et qu'un combat, c'est pour la vie.



Annie et Pierre, vous n'avez pas choisi le chemin habituel pour faire votre entrée dans le monde de l'art. Quelles ont été au fait vos principales motivations en 1997 au tout début de la formation de l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA) ?

Le projet de *La banque à bas* était un pied de nez au « monde de l'art ». Le Musée d'art contemporain de Montréal proposait l'exposition *De fougue et de passion* sur la relève de l'art actuel au Québec, et il ne semblait pas y avoir de reconnaissance de l'art interventionniste, lequel se manifeste le plus souvent dans la rue. Bien que *La banque à bas* soit avant tout une œuvre dénonciatrice et réactive face à l'écart entre les besoins des pauvres et les moyens des riches, c'est cette exposition même qui a tracé notre stratégie dite terroriste.

Dans un premier temps, nous avons demandé au Musée de devenir l'un des points de chute de notre collecte de bas qui avait également été diffusée dans le journal *Voir* la semaine précédente. Cette présence nous a permis de déjouer la sécurité lorsque la grue est allée déposer, illégalement, la structure de *La banque à bas* à l'extérieur, devant le Musée.

Nous avons ensuite trafiqué l'affiche en enfantant un bas de laine à cette belle jambe affriolante et en changeant le titre pour *De peine et de misère*, et l'avons distribuée dans des lieux culturels et des refuges pour sans-abri.

Ainsi, la présence d'une foule imposante (artistes, sans-abri, passants) et de nombreux médias, stimulés par nos envois massifs depuis au moins une semaine, a légitimé notre action et nous a permis d'occuper ce lieu hautement symbolique (culturel et économique) pendant plus de trois mois. À notre vernissage, on ne donnait pas des petits-fours mais des bas chauds et de la soupe de la Old Brewerie Mission !



Attentat, 2003-2007. Lorsque Bush déclare la guerre à l'Irak, l'ATSA se lance dans sa série *Attentat*. Un véhicule utilitaire sport (VUS), symbole d'opulence et d'arrogance, est victime d'un attentat à la voiture piégée. Il est encore fumant. Un téléviseur y est intégré avec une vidéo-manifeste juxtaposant des images des tours jumelles qui s'effondrent, des publicités de VUS à la conquête de la vie sauvage, des gens qui meurent du smog, avec une bande audio revendicatrice dont le rythme est calqué sur le premier communiqué du FLQ. On se trouve ici devant une mise en scène hyperréaliste d'attentat terroriste qui accuse d'un même souffle l'industrie automobile, les consommateurs et les gouvernements. Une expérience déstabilisante et sans équivoque, dont la violence conscientise le public sur les effets pervers de notre trop grande dépendance aux énergies fossiles. *Attentat* a été présenté à Montréal, à Québec, à Ottawa (Galerie Saw et Saw Video), à Toronto (Theatre Centre), à Calgary (*High Performance Rodeo*) et à Vancouver (*Push Festival*, Grunt Gallery et Vancouver Art Gallery).

Photo : David Pijuan-Nomura.

Bubblegum Cannonballs du 27 mars au 27 avril 2009, 10^e Biennale de La Havane, « Résistance et intégration à l'heure de la globalisation ». L'ATSA a pris d'assaut la forteresse El Moro-La Cabana, « attaquée » par des boulets de canon « rose bubblegum ». Réfléchie spécifiquement pour la thématique et le contexte de la Biennale, *Bubblegum Cannonballs* offre en paradoxe la boule de gomme, symbole de rêve et de légèreté. La « vie en rose » est proposée ici en format boulet de canon, faisant référence aux effets pervers de la surconsommation mondialisée comme arme d'intégration massive en voie de bouleverser l'équilibre culturel et écologique de la société cubaine.

Photo : Atsa.



Nous nous sommes mis un pied dans la porte et avons forcé notre entrée dans ce monde de l'art, tout en lui ripostant dans les faits. En implantant devant le Musée cette structure interactive lourde, au sens propre et figuré, et supportés par la médiatisation, nous n'étions pas faciles à déloger. Il y a eu ensuite l'envoi d'un manifeste à M. Brisebois, alors directeur du MACM, qui a forcé la négociation. Nous squattions désormais l'exposition. *La banque à bas* a été démantelée, et il y a eu la présentation d'un show dans la rotonde du MACM !

Cela dit, cette intervention ne se voulait pas une attaque contre l'institution muséale comme telle. En fait, nous n'avons pas alerté les médias en ce sens. Il y avait là une cause qui méritait plus de visibilité que notre petit jeu artistique. On ne veut pas créer pour s'adresser à un monde en particulier : on crie ce qu'on a à crier, et la dérision est de la partie.

Avec cette première intervention orchestrée dans l'urgence et qui est l'acte fondateur de l'ATSA – une cause à défendre, un contexte de présentation intégré à l'œuvre, un message, une symbolique de juxtaposition d'images avec des référents clairs et un titre choc, un mécanisme interactif qui implique un échange avec l'autre, un aspect



Photo : Luc Sénéchal.

spectaculaire dans l'espace urbain, la recherche d'une résonance médiatique du genre « actualités », un mode de production de type activiste –, il n'y avait aucun plan de carrière. Il y avait surtout une réaction à l'indépendance de même que la volonté d'être visibles autrement. On aurait pu en rester là, mais la vie nous a soudés. On est tombés enceintes et on a décidé de faire notre vie ensemble, c'est tout. C'est donc devenu un projet de vie... un projet de société.

En dehors des instances culturelles qui les légitiment, vos interventions sont intrinsèquement liées aux enjeux sociaux et environnementaux faisant maintenant partie de notre vie quotidienne. Dans cette équation de l'art et de la vie, comment l'ATSA vit-elle cette infiltration de l'espace public dans celui du privé ?

Même quand nous créons à partir d'enjeux collectifs, l'art reste un geste intime. Qu'un artiste choisisse de parler de sa dernière peine d'amour ou des changements climatiques, il y a en lui une rage de dire, l'espoir que quelqu'un s'y reconnaîtra et qu'on ne soit plus seul avec son drame intérieur.

Notre relation en a immédiatement été une de création. La première fois que nous avons passé une journée ensemble, nous avons construit des labyrinthes de feuilles mortes sur le mont Royal. Nous nous étions mis à l'écart pour observer les gens devant cette installation construite à partir de matériaux accessibles sur place. Les passants allaient-ils se jeter dedans ? La contourner ? S'arrêter pour l'étudier ? Tous ces scénarios se sont réalisés ! Et nous nous sommes bien amusés, sentant une énergie commune, une témérité. Et nous nous sommes revus jusqu'au jour où nous avons entendu aux nouvelles que les banques canadiennes affichaient des profits de 7,5 milliards et que La Maison du Père avait besoin de 107 paires de bas par jour pour ses itinérants. Une dimension symbolique nous a frappés : la banque, les bas... La banque à bas ! Les bas, la banque... À bas la banque ! Slogan militant, explosion de révolte, envie de tout faire sauter, mais incapacité de vivre avec les conséquences d'une terreur qui toucherait des innocents : pouvoir transcender cette violence, devenir un terroriste socialement acceptable, un terroriste par l'art qui criera son indignation en faisant exploser des mises en scène révélatrices de cette violence dans l'espace public, dans



Parc industriel du 17 août au 4 septembre 2001. L'ATSA s'installe au coin des rues Sherbrooke et Clark, en plein dédale patrimonial de la maison Notman, avec *Parc industriel : quand l'homme se reproduisait encore par lui-même*. Prenant la forme d'un faux site touristique archéologique fait de rebus, ce parc nous transpose en 3541 ap. J.-C. et nous mène à découvrir une civilisation déchue, s'avérant être la nôtre. Un voyage dans le temps s'ouvre donc à nous depuis la rue Sherbrooke, en passant par la Grande Arche de 35 tonnes de métal et de papier recyclé compressés. Les différents îlots d'intervention, 11 en tout, sont accompagnés d'un texte de type muséologique, qui relate le mode de vie de ce peuple irresponsable et qui nous positionne de manière claire et incisive devant l'hypocrisie et le manque de vision à long terme de notre société de surconsommation. Les artistes redonnent au site d'une ancienne église orthodoxe grecque non seulement sa vocation contemplative et réflexive, mais aussi, ce qui est cher à l'ATSA, créent une mise en scène où les citoyens assument leur force politique en faisant de leur prise de possession une prise de position. Le site est animé par des conférences données par des spécialistes – abondant, entre autres, les OGM, le transport vert et l'état de l'eau potable – et plusieurs prestations d'artistes engagés.



Attentat n° 10 du 15 août au 22 septembre 2005.

Dans le cadre de l'événement *Débraye : voiture à controverse* orchestré par la Fonderie Darling, le véhicule « Attentat » est exposé à l'intérieur du centre d'artistes, et l'ATSA crée « Attentat n° 10 », un virus dans la ville ! Près de 350 citoyens deviennent « brigadiers » volontaires et émettent les 10 000 constats d'infraction citoyenne. Numérotés individuellement et identiques aux constats émis par la Ville de Montréal, ils ciblent les véhicules surdimensionnés à consommation excessive, la marche au ralenti, les démarreurs à distance et le mauvais entretien des véhicules. Chaque contravention est reproduite en trois copies carbone et a une fonction précise : être attribuée à un véhicule en délit, être exposée à la Fonderie Darling et être remise au comité exécutif de la Ville de Montréal. Par ce geste, l'ATSA crée à la fois un objet d'art, un outil de sensibilisation citoyenne et un moyen de pression politique. *Attentat n° 10* a été présenté à Montréal, à Ottawa (Galerie Saw), à Toronto (YYZ Artists' Outlet), à Calgary (*High Performance Rodeo*) et à Vancouver (Vancouver Art Gallery).

les médias. Mais aller aussi plus loin, car plusieurs se reconnaissent dans cette émotion. Il fallait intégrer cela et poser un geste utile, transmettre l'information, donner le goût de changer ses habitudes de vie. À commencer par soi, en se laissant imprégner, en changeant soi-même... en devenant l'œuvre ? Ça prenait beaucoup d'élan, une bonne dose de naïveté, presque de la foi pour se lancer à corps perdu dans cette aventure qui nous rend tellement vivants. Il est certain que ça représente beaucoup de gestion de conflits, mais il y a aussi une grande solidarité et surtout un projet commun, entier, où tous les œufs se retrouvent dans le même panier.

Nous avons conçu notre premier *État d'urgence* avec un bébé de trois mois dans les bras. La beauté de cette enfant dans un monde de détresse apportait une note d'espoir, mais c'était aussi un double apprentissage. Il fallait à la fois gérer un gros projet et comprendre notre relation parentale. Puis *Dites-le avec des fleurs* a coïncidé avec le premier anniversaire de Béatrice, notre bienheureuse ! Les années 2001 et 2002 ont été très productives avec *Parc industriel*, *Attention : zone épineuse*, *Les murs du feu*, *À vos marques* et l'arrivée d'Ulysse, notre magnifique ! La série *Attentat*, jusqu'à *Attentat n° 10*, nous a révélé notre désir de générer davantage de mouvement. La venue de Geneviève dans le bureau, la première aide précieuse qui venait en même temps briser notre petite bulle de création familiale, est un point tournant. Le bureau ne partage plus la chambre d'Ulysse, bien qu'il soit encore à même la maison !

Étant donné qu'une réflexion portant un message est liée au processus de création, que nous voulons redonner son sens citoyen à la place publique et qu'une de ses excroissances est l'espace médiatique, il devient

naturel d'être dans plusieurs émissions d'actualité, de débat ou d'information où nous continuons à développer le message, l'opinion, la pensée. Porter la cause fait partie du processus, c'est là aussi une démarche qui s'infiltré dans la vie quotidienne comme dans la vie publique. On crée, on vit la cause et on la porte plus loin ; on intègre les nouveaux comportements citoyens que l'on prône, et la démarche continue. On est informés de manière plus concentrée sur un sujet, le temps d'une création, mais on n'est pas des spécialistes. En fait, on ne plaide pas seulement une cause environnementale, mais on porte une énergie de changement, de justice sociale et de respect du patrimoine en particulier.

On recyclait déjà, mais on s'est mis à composter pendant *Parc industriel*. On a vendu la voiture d'Annie un peu avant *Attentat*... Bien sûr, le fait de faire tout cela en couple est motivant et nous permet d'intégrer ces comportements à notre vie de famille. La création devient vraiment notre moteur de changement personnel et, donc, il peut l'être pour d'autres. Pour ce faire, il est important qu'il y ait un geste concret à poser au sein de l'œuvre, car nous avons la chance de vivre un processus complet pour changer au sein même de notre horaire de travail, ce qui n'est pas le cas pour tout le monde. Chaque représentation fait évoluer l'œuvre et doit s'adapter à un nouveau contexte urbain. *Attentat* a évolué énormément entre Montréal (2003) et Calgary (2007), pas tant dans le fond mais certainement dans la forme, dans la manière de s'adresser au public : il y a eu une *twist* à trouver pour être capables d'atteindre les gens. C'était un peu comme une adaptation de texte au théâtre !

Les quêtes artistique et activiste ont fusionné, se répondent. Marée haute, marée basse, ces deux mondes se nourrissent en images, en actions.



Puisque vous vous situez davantage dans un art que l'on qualifie d'« engagé », à travers lequel votre rôle d'artistes dans la société constitue le moteur principal de votre pratique, comment définissez-vous les dimensions esthétique et artistique dans votre travail ? Quelle place occupez-vous dans le système de l'art ?

Lier son besoin de créer, de reconstruire le monde d'une manière absolue à celle plus « concrète » de vouloir changer le monde est à la fois stimulant et déstabilisant. La ligne de démarcation n'est pas toujours facile à établir, surtout pour les autres, comme s'il y avait une distinction à faire... Mais justement, l'artiste explore, est tenté par de nouveaux langages. On construit toujours un projet en ayant en tête qu'il s'agit en soi d'un objet d'art. C'est un travail qui répond à l'actualité, mais qui doit se répondre à lui-même, qui a sa logique interne. C'est comme pour un écrivain qui, à un moment donné, ne peut pas faire dire n'importe quoi à ses personnages puisqu'il les a en quelque sorte cristallisés.

Les gens abordent souvent nos interventions sans trop savoir ce que c'est, entre la réalité et la fiction. L'autre jour, nous avons rencontré l'artiste Renaud Auguste-Dormeuil et il a dit : « On pense souvent que l'artiste crée du rêve, mais c'est faux : il crée plus de réalité, plus de réel. » Ça nous a semblé juste. Nous faisons ressortir la réalité de quelque chose comme une excroissance... une révélation. Et ça, c'est de l'art !

Le travail de l'ATSA est finalement très conceptuel, mais il s'inscrit dans la ville qui devient son espace scénique, à travers le quotidien, le tumulte, et surtout il est lié à un mécanisme de rencontre et d'échange autour d'un sujet bien concret sans se soustraire à un parti pris. Contrairement à d'autres qui voudraient que l'art soit « neutre », l'opinion fait partie de la démarche de l'ATSA. Par contre, l'indépendance d'esprit est aussi essentielle pour qu'en aucun cas, on ne soit en train de travailler pour un groupe de pression en particulier et qu'on ait l'air d'être l'extension en image d'un lobbying existant. Il faut, en tant qu'artiste, garder la distance nécessaire pour créer un objet unique, qui réagit à, interpelle et renouvelle le regard sur la réalité qui nous entoure en espérant que cet objet résonnera dans le cœur d'autrui, mais pas dans le but d'être des porte-paroles directs d'une cause pour d'autres organismes.

Le sentiment de révolte, on en a besoin fondamentalement pour créer un art qui dénonce. En fait, la révolte, elle est générée par une aberration, mais elle est aussi recherchée pour son énergie ! Notre volonté est que l'art soit la réalisation de notre pouvoir et non l'expression de notre impuissance. Ceci étant dit, il faut aussi le simple plaisir de créer, de découvrir un nouvel objet esthétique qui se tient par lui-même et par sa capacité à rejoindre l'autre.

Dans *Mapping the Terrain : New Genre Public Art*, Suzanne Lacy écrit : « *I feel more than ever we must step outside of the strictly art arena. It is not enough to make art anymore.* » [Je crois plus que jamais que nous devons sortir de l'arène strictement artistique. Ce n'est désormais plus suffisant de faire de l'art.] Sans être aussi radicaux, c'est quand même cela qui nous mène à faire l'art que nous faisons.

Il y a toujours un moteur qui relie le constat dramatique et la solution, et c'est le passage à l'acte : Action terroriste socialement acceptable. Par ses propositions formelles, l'ATSA incite les gens à expérimenter leur capacité d'action. La plupart des gens sont tout à fait conscients des problèmes et accueillent favorablement une action à la fois ludique et porteuse de sens qui les mettra en mouvement. L'ATSA incite à entrer dans l'œuvre, à en devenir partie prenante comme on l'est dans la réalité, à poser un geste « esthétique » qui puisse se transposer dans la vraie vie par la suite : donner des contraventions, côtoyer des sans-abri, marcher en forêt, courir contre la montre, vivre parmi les vidanges. Évidemment, nos actions ne sont pas consensuelles : elles sont là pour provoquer l'expérience et la discussion.

L'ATSA est une émotion brute et raffinée à la fois. Une esthétique très polarisée. C'est le rouge et le noir. Il y a une dualité, un détournement de sens et d'énergie, une pulsion violente pour proposer une reconstruction, mais aussi une incitation à faire le premier pas, puis le second et ainsi de suite. Chaque projet se construit en ayant comme matériel l'ensemble de la sémantique, de l'imagerie et des archétypes liés au sujet investi, y compris le message à passer dans les médias. Le contexte de présentation en fait partie. Nous construisons les projets en pensant beaucoup à l'expérience qu'on y vivra et pour que celle-ci soit la plus complète possible.



Change du 2 octobre au 11 décembre 2008. Cette rétrospective de la production d'ATSA est intégrée à une opération globale de mise en marché. Pendant dix semaines, l'ATSA investit le monde du marketing et s'offre en cobaye en ouvrant un lieu temporaire de commerce nommé *Change*. *Change*, c'est aussi un espace de rencontre entre l'économique et l'artistique où l'ATSA utilise ses images d'archives, ses bandes sonores, ses vidéos et artéfacts comme base de création d'œuvres et de produits dérivés offerts à la vente, s'adressant à la fois au marché de l'art et au grand public. *Change*, c'est un tremplin pour relancer notre regard sur des problèmes majeurs investigués par l'ATSA : partage des richesses, surconsommation, sauvegarde des patrimoines écologique, bâti et immatériel, hyperdépendance aux énergies fossiles, violence envers les enfants, mondialisation... *Change*, c'est l'ensemble des réalisations de l'ATSA rassemblé dans un même lieu, nous permettant de découvrir ou de redécouvrir ce collectif engagé, comme le manifeste toute sa production.



Attention : zone épineuse du 5 au 15 octobre 2002. Une promenade attentive sur le mont Royal sensibilise le public à la précarité des patrimoines écologiques que sont les arbres, la forêt et la montagne. Des centaines d'arbres sont emballés, reflétant d'un même geste leur condamnation et leur sacralisation. La signalisation routière en jaune, indiquant un danger, attire l'attention sur une forêt menacée... Elle guide les pas du promeneur en six stations évocatrices. Ces installations sont situées au lac aux Castors (*Inondation*), aux abords de la statue de l'Ange (*Coupe à blanc*), sur le belvédère Camilien-Houde (*Le reflet ou la vue*) et les sentiers adjacents (*Dépotoirs*), aux sommets (*Intégrité du paysage*) et sur le sentier de l'avenue Mont-Royal (*Étalement urbain*). Attention : zone épineuse est un projet spécial présenté à l'occasion de l'Année internationale de la montagne décrétée par l'ONU.

En même temps, on fait un art de brousse ! Un médecin sans frontières est-il moins médecin ? Non. Pourquoi faudrait-il se demander si un artiste qui s'investit dans un propos engagé est moins artiste ? Il n'en est pas moins intéressé par la forme, mais il intègre une prise de position à sa démarche. Aussi, pour continuer ce parallèle, nos projets nécessitent beaucoup de logistique, mais c'est sur le terrain, lors du montage, que l'on constate le résultat. Il n'y aura pas eu de répétition générale, et plusieurs décisions se prendront à vif.

Lorsque vous regardez vers l'avenir, entrevoyez-vous des solutions à ces innombrables maux qui nous accablent ? En d'autres mots, croyez-vous que l'art peut sauver le monde ?

Ah ! La question ! Si on dit oui catégoriquement, on est des naïfs ! Si on dit non, on est des imposteurs ! Chacun a son rôle à jouer selon le lieu et l'époque où il vit. La société est multiple et, dedans, il y a des artistes. L'artiste donne de l'émotion et l'émotion, c'est l'élan. Certains artistes choisiront de proposer un regard critique sur le pouvoir et de donner de l'élan aux plus faibles, à ce qui a besoin d'être défendu. Nous aurons besoin de beaucoup d'élan et de créativité, et également de nous sentir mandatés d'une mission importante pour sauvegarder la vie, sa diversité et apporter plus d'équité. Ces artistes haut-parleurs – qui résonneront dans l'âme des gens, qui consacreront leur vie à ne pas se fondre dans le *statu quo*, mais à brasser la cage, à donner des mots et des images pour éveiller les consciences et les cœurs, à se donner un autre pouvoir – répondent à une nécessité pour le bien de la démocratie au même titre que la liberté de presse. Il faut se battre pour conserver cet espace de liberté que même l'industrie culturelle enlève parfois aux artistes.

Cela dit, la création artistique est un jeu, un jeu sérieux qui a sa portée dans le changement du réel, mais un jeu tout de même... C'est sa liberté : l'art est une revendication pure de la liberté. C'est très politique en soi...

Investir dans les arts, c'est investir dans une parole. Les subventions sont d'importantes garanties de démocratie. Il faut s'assurer de la diversité de cette parole pour une démocratie en santé. Si l'on investit en culture uniquement pour sa capacité à être un moteur

économique, ce qui semble être le discours dominant, ce sera un échec pour l'art même si ça reste en quelque sorte un problème de riches. Nous préférons une industrie culturelle comme moteur économique à une industrie de guerre ! Le divertissement consensuel est plus « payant », mais on a besoin d'un art qui crie l'injustice, l'indécence, l'abus. Dans l'art comme dans l'activisme, il y a beaucoup de défrichage à faire. Ça prend des gens qui aiment sortir des sentiers battus pour proposer un nouveau regard. Cet appel vers un idéal, un monde meilleur, est un moteur fondamental pour l'humain et pour toute forme de vie, mais il faut réapprendre à se reconnecter. Nous avons désappris à nous lier aux autres. Tant que le monde était vaste et à découvrir, on pensait que la force émanait de l'individu, mais l'on est en train de comprendre que les humains sont fatalement interdépendants. La planète est petite pour plus de six milliards d'habitants, la vie sur Terre est tricotée serrée, et l'on ne peut plus s'isoler. ON NE PEUT PLUS VIVRE SEUL DANS SON CHAR... Nous réalisons que nous engendrons notre perte à vouloir trop exploiter plutôt que protéger.

Il est possible de ressentir le besoin d'exprimer des questions sur l'amour et sur d'autres sujets intimes ou d'avoir envie d'exprimer une douleur plus collective. C'est le cas de l'ATSA. Cela dit, c'est un humble travail de citoyen. Ce qui va changer le monde, c'est l'action individuelle transposée à une échelle collective. Chacun d'entre nous doit se responsabiliser. Les multinationales dépensent énormément pour nous convaincre, un à la fois, par la publicité, qu'il faut acheter leurs produits. La même stratégie peut se transférer avec le pouvoir qu'a l'artiste pour toucher et générer un élan. L'art (l'artiste) est un maillon qui s'insère dans l'opinion publique, dans le tissu urbain, dans la culture avec un grand C. Il participe au changement en nourrissant ce mouvement, une manière de penser, d'être. L'art est une force de vie, de survie. C'est notre grande différence avec l'animal... Un être humain sans art, ce n'est rien. Même l'enfant soldat a une « chanson » dans la tête. C'est certain que penser « art » et « enfant soldat » peut rendre l'art dérisoire, mais pourtant c'est dans l'art que plusieurs trouvent le salut ou l'élan pour oser voir autrement. Changer le monde ? Bouleverser des gens. Pour changer, il faut être bouleversé, il faut être obligé de franchir un mur. L'art nous porte, nous ouvre des portes avant qu'on pose des bombes... ■

Sauf indication contraire, photos : Martin Savioie.

Une première version de cet entretien est déjà parue dans *ATSA : quand l'art passe à l'action*, ATSA, 2008, 144 p.

Active au sein de plusieurs organismes culturels québécois œuvrant dans les milieux de l'art contemporain et de l'édition, Sonia Pelletier agit en tant que coordonnatrice de projets, critique d'art et commissaire indépendante. En plus de ses collaborations à de nombreuses publications de centres d'artistes à Montréal et en région, elle a été récemment à la direction artistique de la revue culturelle *Spirale* (2006-2009). Elle a notamment publié dans *Le Devoir* et les périodiques culturels *Inter*, *art actuel*, *CV ciel variable*, *C magazine*, *Esse*, *Espace et Spirale*. Elle a été coordonnatrice des Éditions Artexes de 2002 à 2005. Elle a également fondé et dirigé de 1989 à 1996 la maison d'édition PAJE (projet adapté à la jeune écriture) qui se consacrait à la publication d'ouvrages littéraires, de bandes dessinées et de catalogues d'expositions. Parmi les ouvrages qu'elle a récemment coordonnés et dirigés, mentionnons *ATSA : quand l'art passe à l'action* (ATSA, 2008), *Culture pour tous : 10 ans des Journées de la culture* (Éditions d'art Le Sabord, 2007) et *L'imprimé numérique dans l'art contemporain* (Éditions d'art Le Sabord, 2007).